

PETITE BIBLIO
PAYOT
CLASSIQUES

HENRI BERGSON

**L'ÂME ET
LE CORPS**



« L'esprit déborde le cerveau de toutes parts. »

C'était le 28 avril 1912. Bergson parlait, comme toujours, devant une salle archi-comble. Une heure plus tard, dira-t-on avec enthousiasme, il avait démontré l'immortalité de l'âme. Sa célèbre conférence, « L'âme et le corps », peut se lire comme une introduction à *Matière et mémoire*. Elle illustre aussi que « philosopher est un acte simple ».

Suivi de « Le cerveau et la pensée »

Henri Bergson

L'âme et le corps

suivi de

Le cerveau et la pensée

PETITE BIBLIO
PAYOT

HENRI BERGSON
AUX ÉDITIONS PAYOT

Le Rire

L'Énergie spirituelle

L'Intuition philosophique

Introduction à la métaphysique

Le Rêve

L'Âme et le Corps

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Conception graphique de la couverture : Sara Deux -
Illustration : © Shout

©Éditions Payot & Rivages, Paris, 2019

ISBN : 978-2-228-92406-1

NOTE DE L'ÉDITEUR

Il y a d'abord cette voix, qui s'excuse. L'appareil enregistreur portatif « ayant fait quelques difficultés », il est demandé à Henri Bergson, soixante-dix-sept ans, de se soumettre à un essai de son, une ou deux phrases. De sa musicale précision qui, paraît-il, donnait un charme fou à ses paroles, nous ne connaissons rien, ou presque, hormis ce seul et unique enregistrement du 3 juin 1936, à 15 h 30, chez lui, dans son cabinet de travail. Selon Jacques Chevalier, qui avait restitué dix ans plus tôt le témoignage de ses entretiens avec lui, il avait une voix « lente, grave, posée¹ », découpant chaque syllabe, n'omettant aucune liaison, le timbre vif, chaud, confiant. Ainsi donc parlait Bergson,

1. Jacques Chevalier, *Bergson*, Paris, Plon, 1926, p. 272.

penseur populaire. Proust était un parent éloigné¹. Jaurès, Durkheim, ses camarades de l'École normale, l'appelaient « Miss » à cause de son attitude réservée, de son extrême courtoisie² et de ses origines anglaises. Cet homme-là n'en déplaçait pas moins les foules. Son cours du vendredi au Collège de France, à 17 heures, attirait tant de monde que, pour être sûr d'avoir de la place, on venait assister au cours précédant, celui d'économie politique dispensé par Anatole Leroy-Beaulieu³. Les moins chanceux devaient attraper, depuis l'extérieur, quelques bribes. La « une » du quotidien *Exelsior* du 14 février 1914 reproduit d'ailleurs deux photographies d'un attroupement d'hommes et de femmes sous le titre : « On écoute aux fenêtres le cours de M. Bergson. » Le 20 février 1912, Henri Chasles avait même écrit à Maurice Croiset, l'administrateur du Collège de France, pour qu'une qua-

1. La mère de Proust était cousine germaine de la grand-mère maternelle de Bergson.

2. Voir Henri Bergson, *La Politesse*, préface de Frédéric Worms, Paris, Rivages, coll. « Petite Bibliothèque », 2008.

3. François Azouvi, *La Gloire de Bergson. Essai sur le magistère philosophique*, Paris, Gallimard, 2007, p. 131.

rantaine de chaises soient mises à la disposition des femmes qui en étaient réduites à stationner debout dans les couloirs. L'assistance, très hétéroclite, à la fois honnête et mondaine, quêtait auprès de Bergson ce « supplément d'âme » qui clôt, en 1932, *Les Deux Sources de la morale et de la religion*. Le jeune Charles Péguy, vingt-neuf ans, raconte (nous sommes alors en 1902) : « Je vois des hommes, des vieillards, des dames, des jeunes filles, des jeunes gens, beaucoup de jeunes gens, des Français, des Russes, des étrangers, des mathématiciens, des naturalistes, j'y vois des étudiants ès lettres, des étudiants ès sciences, des étudiants en médecine, j'y vois des ingénieurs, des économistes, des juristes, des laïcs, et des clercs, j'y vois des poètes, des artistes, j'y vois M. Sorel, j'y vois M. Charles Guieysse et M. Maurice Kahn, j'y vois Émile Boivin, qui prend des notes pour quelqu'un de province ; on y descend des *Cahiers*, de *Pages libres*, de *Jean-Pierre*, des *Journaux pour tous* ; on y vient de la Sorbonne et, je pense, de l'École Normale ; j'y vois de tout, excepté des universitaires. » Dix ans plus tard, Bergson est une star internationale de la pensée. En 1911, il affronte en Angleterre Bertrand Russell et la philosophie analytique, et fait salle comble,

selon le *Times* du 28 octobre¹. En février 1913, alors qu'il est à New York, sa conférence – en français – sur « Spiritualité et liberté » aurait occasionné le premier embouteillage de l'histoire de Broadway². Rien de surprenant, dans ce contexte, si le dimanche 28 avril 1912, au Cercle « Foi et vie³ », 44 rue de Rennes, la « causerie » de Henri Bergson fut un succès. La comtesse Murat, pourtant munie d'une place « réservée », dut écouter debout le philosophe, tandis que d'autres se tenaient jusque sur l'estrade du conférencier. Son titre : « L'âme et le corps », qu'on lira comme une introduction limpide à *Matière et mémoire*. Au bout d'une heure le public, enthousiaste, repartait avec le sentiment que l'immortalité de l'âme venait de lui être démontrée.

1. Philippe Soulez, Frédéric Worms, *Bergson*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2002, p. 348.

2. Cette anecdote, reprise par tous les commentateurs, a des airs de « légende philosophique » comme il existe des légendes urbaines, même s'il y eut indéniablement ce jour-là un vaste embouteillage à New York, les journaux de l'époque en témoignent.

3. *Foi et vie* est une revue protestante fondée en 1898 par Paul Doumergue et traitant de questions de société.